

Spanish Bombs

Aussi ample qu'irrésistible, *L'Anarchiste qui s'appelait comme moi* ressuscite magistralement une petite main de la grande Histoire.

PAR DAMIEN AUBEL

Ça commence par un prurit de frustration : il n'y a pas, constate l'auteur, un « Pablo Martín Sánchez » dans Google, mais pléthore. Tel un écho répercuté dans le temps et l'espace, ce sentiment inaugural court tout au long des six cents pages de ce premier roman de l'auteur, qui a trouvé, parmi ces autres « Pablo Martín Sánchez », un héros paradoxal. Un héros de la déception et des idéaux frustrés.

Ce Pablo Martín Sánchez est un anarchiste espagnol, fils d'instituteur, amoureux fou, imprimeur libertaire à Paris, un Paris où les émigrés espagnols des années vingt, enfiévrés et enragés par la dictature de Primo de Rivera, boivent les paroles de Miguel de Unamuno et de Blasco Ibáñez. Ce Pablo Martín Sánchez est surtout un de ces lampistes de l'Histoire, condamnés à l'insignifiance des notes de bas de page. À moins qu'un romancier ne s'en empare avec un entrain contagieux, un impressionnisme de la petite touche du détail historique. Et ne lui offre un tombeau, à lui comme à ses compagnons qui, en novembre 1924, s'embarquèrent dans une expédition inconsidérée, revenant en Espagne, pleins d'espairs insurrectionnels, pour échouer dans les griffes des autorités.

Roman du ratage, *L'Anarchiste qui s'appelait comme moi* n'est pas seulement la chronique minutieuse de cet épisode, mais aussi, à travers la vie tumultueuse de Pablo Martín Sánchez, de ce début de XX^e siècle où l'Histoire n'est pas à la hauteur des attentes. Voici les « grands hommes », comme Blasco Ibáñez, portraiturés avec un zeste d'ironie sans aménité, voici Verdun, répugnant et criminel, et que dire de la dissonance flagrante entre le progrès européen (le livre consigne l'apparition du cinéma, l'expansion de l'automobile) et le conservatisme crispé et brutal de l'Espagne ?

Est-ce parce que l'Histoire est décevante que Pablo Martín Sánchez, l'écrivain, la détourne, avec une souriante perversité vers la littérature ? Soulignant avec une malicieuse complaisance les jeux du hasard dans la vie de son héros,



© ISABEL RODRIGUEZ

intervenant sans vergogne à grand renfort d'anticipations, ne rechignant pas à l'observation à portée générale, cette sagesse aphoristique des nations si prisée des romanciers, friand de silhouettes singulières mettant une note d'étrangeté, voire de grotesque, *L'Anarchiste qui s'appelait comme moi* rappelle à chaque page qu'il tient autant du roman que de l'Histoire. Au point que, lorsque se multiplient les précisions factuelles ou circonstancielles, l'empressement de l'auteur paraît suspect, et on décèle comme un effluve de parodie. Comme une subtile façon de décevoir les attentes du lecteur venu chercher des faits et des dates.

Car Pablo Martín Sánchez (l'auteur, toujours) est de l'école de Cendrars, qui voyait dans « la Vérité Historique » et le « Document », un « tremplin. / Pour bondir. / Dans la réalité et la vie. / Au cœur du sujet. » Dans la profusion, dans cette histoire toujours relancée, se trouve cet impératif de la « vie » qui, lui, n'est jamais déçu. Et ressuscite Pablo Martín Sánchez, l'homme.

L'ANARCHISTE QUI S'APPELAIT COMME MOI

Pablo Martín Sánchez, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, coédition Zulma & La Contre-Allée, 608 p., 23,90 €

